

N° 2/3

1996



Etudes Dromoisises

*La rivière Drôme
L'olivier, arbre remarquable
Monier de la Sizeranne, notable drômois*

ETUDES DRÔMOISES

Revue trimestrielle - N° 2-3 / 1996

(publiée avec l'aide du Conseil général de la Drôme)

Prix de ce numéro 65 F

Prix de l'abonnement (année civile) 150 F

- Adresser :
- 1) les demandes d'adhésion et leur règlement, les cotisations, les changements d'adresse,
 - 2) les commandes de numéros antérieurs (voir page 72)
à M. Henri CHAFFAL, trésorier de l'A.U.E.D., 41, rue Chorier, 26000 VALENCE
(chèques libellés à l'ordre de : A.U.E.D. VALENCE),
 - 3) toute autre correspondance à :
M. Fernand MONTEILLET, secrétaire de l'A.U.E.D., 13, avenue de l'Yser, 26000 VALENCE.
 - 4) les manuscrits retenus pour la publication à :
M. Emile BOISSIER, secrétaire adjoint, 13, rue Hugues-Lebon, 26000 VALENCE.

SOMMAIRE

		Pages
Un président arboricole	J. DELATOUR	2
In memoriam : M ^{lle} Andrée Bernard	H. DESAYE	4
LA RÉGION VALENCE-TAIN-ROMANS :		
Géologie de la région Valence-Tain-Romans	Y. THOMAS	6
Valence entre Drôme et Ardèche, un carrefour géographique exceptionnel	G. MOTTET	12
Hugues de Châteauneuf	M. WULLSCHLEGER	15
Paul Henri Monier de la Sizeranne (1797-1878)	M. BONNEFOY	25
De vigne en vin, le voilà le joli vin de Tain	Cave de Tain	36
Le chocolat à Tain	J. CAUCHEFERT	40
La rivière Drôme et son bassin versant : histoire d'une métamorphose	N. LANDON	42
L'arbre de vie	J. BIOULLÈS	51
ENQUÊTES SUR LES ARBRES REMARQUABLES		
Les oliviers (1 ^{re} partie) : l'olivier, une espèce végétale remarquable	E. BOISSIER	57
Brigandage et contre-révolution en l'an IV dans la Drôme	C. et M. SEYVE	67
Lecteurs ! A vos stylos !		71
Numéros de la revue disponibles		72

VEUILLEZ NOTER SVP !

Le 22 septembre 1996 : Sortie d'étude du secteur Valence-Romans-Tain
(le programme vous sera communiqué par circulaire)

La couverture est due au talent de M. PASSEBOIS, les photos sont de M. CAYOL.

Ainsi qu'il l'annonçait dans son éditorial du n° 1-1996 des *Etudes drômoises*, M. Henri DESAYE s'est démis de ses fonctions de président de l'A.U.E.D.

Son successeur a été élu à l'unanimité par le conseil d'administration réuni le 22 février 1996 : il s'agit de M. Jacques DELATOUR, ancien inspecteur d'académie de la Drôme. M. Desaye reste membre du conseil d'administration et a été élu vice-président.

Le 15 avril, le bureau de l'A.U.E.D. a accueilli son nouveau président avec une vive sympathie et beaucoup de gratitude et M. DELATOUR s'est aussitôt mis au travail...

UN PRÉSIDENT ARBORICOLE



Ils m'ont donc choisi pour être leur président. Et ils me donnent des complexes... Ne savent-ils pas tout — ou presque — sur la Drôme ? Prenez les arbres remarquables : je les soupçonne d'être allés compter leurs branches et leurs feuilles.

Il était urgent de réagir. J'ai donc décidé de montrer que moi aussi je connaissais des arbres remarquables, et dans le monde entier ! Et, pour commencer, on m'a appris jadis à l'université qu'avant d'oser aborder le sujet il fallait faire un travail d'approche, étudier tout ce qu'il y a avant et autour. Qu'y a-t-il, je vous le demande, autour des arbres en général ? D'autres arbres, des bois, des forêts : la forêt de Tronçais et ses chênes, la forêt de Joux de ma Franche-Comté natale où le sapin président (240 ans et 4 m de circonférence) rappelle que d'autres sapins tout aussi droits, tout aussi beaux, ont servi de mâts aux bateaux de la Royale, la forêt de Brocéliande qui a le privilège de produire des charmes sylvestres et les charmes de Merlin l'Enchanteur, la forêt de Sherwood, refuge de Robin Locksley, dit des Bois, et de ses gais lurons, la forêt marchante de Birnam qui annonce à Macbeth sa fin prochaine : «*Tu seras vaincu lorsque la grande forêt de Birnam s'avancera jusqu'en*

haut de la colline de Dunsinane». Il y a même la forêt disparue : la jument de Gargantua, de sa queue forcément gigantesque, n'abattait-elle pas les troncs comme un faucheur abat les herbes, si bien que toute la contrée traversée fut transformée en champs ? «*Je trouve Beau-ce !*» s'écria le géant qui ignorait l'écologie.

Mais la forêt ne saurait cacher l'arbre et, alors, que d'autres arbres remarquables ! Il n'y a que l'embarras du choix : le bouleau que mon grand-père coupait à la bonne saison et à la bonne lune, qu'il mettait à sécher pour fournir toute la famille en légers sabots blancs, le saule au bord du canal qui me servait à faire des sifflets mais dont on utilisait aussi les feuilles pour chasser les mouches, l'accacia aux fleurs sucrées... J'ai une grande tendresse pour le doyen des Parisiens, un robinier que M. Robin planta dans les années 1600 (square Viviani aujourd'hui) ; pour le cèdre du Jardin des Plantes dont on persiste à raconter qu'il fut rapporté par Jussieu dans le cocon de son chapeau haut de forme ; mais aussi pour les Faux de Verzy dans la Marne, hêtres (du latin *fagus*), tortillards, bas et tordus et retordus ; enfin, pour les trois sophoras de l'école normale de filles de Valence qui auraient pu voir Jules Ferry mais ont bien failli ne pas voir l'an 2000, sacrifiés aux visions architecturales d'un rénovateur de locaux.

J'ai entendu dire qu'un pommier — ô combien remarquable ! — avait créé des ennuis à Eve et même à son Adam ; j'ai rapporté un rameau d'olivier du jardin de Getsemani et j'ai vu le Bô-tree (figuier pipal) sous lequel le prince Siddhartha Gautama connut l'illumination et devint Bouddha. Et puis, bien sûr, je m'efforce de me persuader qu'il me reste un peu de culture puisque, n'est-ce-pas, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Alors je vous en livre quelques menus échantillons :

Il est romantique le tilleul planté à Verrières par Charles le Téméraire et dont l'épais feuillage gémit sous le vent, alors que Julien Sorel se saisit de la main de Madame de Rénal.

Historique le chêne de Saint Louis, du moins Lavisse l'affirmait dans mon manuel du cours moyen. On devrait planter des chênes dans nos zones d'éducation difficiles pour y mener la conciliation...

Guerrier le chêne de Roland : «*Il dit et déracine un chêne / Sire Olivier arrache un orme de la plaine...*»

Exotique l'arbre à pains, providence de tous les naufragés et explorateurs des romans de Jules Verne.

Provençaux les micocouliers entourant le mas de l'Arlésienne.

Sinistres, les quatre chênes où pendent, crucifiées, les quatre femmes de *L'île aux trente cercueils* de Maurice Leblanc.

Magique et thérapeutique l'orme blanc de *Howard's End*, dont le tronc, incrusté il y a très longtemps de dents de cochon, donne une écorce apaisant les rages de dents.

Séduisant le marronnier dans le jardin de Tante Léonie à Illiers-Combray — il est toujours là — sur lequel, écrit Proust, l'eau ruisselait doucement.

Aimés des cruciverbistes l'if et l'orme («arbre à lapins»).

Tout simplement beaux les cyprès et les oliviers de Van Gogh.

Chantants les verts platanes de la sardane de Charles Trenet.

Affolants les buis du labyrinthe de Hampton Court où Jérôme K. Jérôme réussit presque à nous faire croire que les héros (et leur chien) de *Trois hommes dans un bateau* errèrent désespérés jusqu'à la nuit (si vous passez par là, essayez donc de vous perdre dans ce labyrinthe...).

Impressionnants les cèdres chauves, les hêtres et les chênes que le vicomte de Chateaubriand, «dans des enchantements sans fin», planta dans la boue de son parc autour de sa «chaumière» de la vallée aux Loups.

Il y en a des arbres qui, par dessus les toits, bercent leurs palmes et il y en a des poètes qui, comme Brassens, auprès de leur arbre vécurent heureux.

J'arrête là ces fables de chênes sans roseaux. Si cet amuse-gueule vous a mis en appétit, tant mieux ; précipitez vous alors sur les articles (sérieux) que nous vous offrons dans ce numéro des *Etudes drômoises*. S'il vous a laissé de marbre tant pis ; précipitez vous encore plus vite à la case départ des articles de ce numéro.

Le président arboricole s'en va rêver au bois de violette, de rose ou de santal, à moins que ce ne soit plus simplement de noyer ou de merisier.

Jacques DELATOUR

Mes amis de l'A.U.E.D. m'ont emmené près de Bourdeaux voir le splendide chêne Paul Delatour. Qui était ce Paul Delatour ? A-t-il existé ? Un de mes ancêtres, Théodore Delatour — à moins que ce ne soit Xavier — avait eu la brillante idée de dresser dans son village une barricade ! «Fais la donc devant chez toi» avaient dit les villageois pour arrêter les Prussiens en 1871. Il lui en a coûté cher. Je me demande si ce «cousin» Paul ne serait pas lui aussi de la veine des résistants tête-de-bois.

IN MEMORIAM M^{lle} ANDRÉE BERNARD

Le numéro 1-1996 des Etudes drômoises était sous presse quand nous avons appris le décès de M^{lle} Bernard, notre présidente d'honneur et fondatrice. Nous nous devons de rappeler ici le souvenir de ce qu'elle a été pour notre association et du travail qu'elle y a accompli, notamment dans le domaine de l'histoire et de la géographie, qui lui tenait tant à cœur.

«Ce qui aujourd'hui nous unit ici, parents de M^{lle} Bernard, amis de longue date, anciennes élèves, membres de l'Association universitaire d'études drômoises, c'est, me semble-t-il, un sentiment commun de respect. M^{lle} Bernard inspirait le respect et il ne serait venu à l'esprit de personne d'user envers elle de désinvolture. Ses qualités nous en imposaient, et tout d'abord cette exigence dont elle faisait preuve vis-à-vis d'elle-même au moins autant que vis-à-vis de ses élèves ou de ses collaborateurs, et qui s'appelle tout simplement rigueur intellectuelle, honnêteté intellectuelle. S'y ajoutait le souci aigu de transmettre ce qu'elle savait et ce qu'elle aimait.

Sa prédilection allait à la géographie : anticlinaux, synclinaux, terrasses, molasse n'ont plus de secrets pour qui a été son élève ou a travaillé avec elle. Mais M^{lle} Bernard savait bien que l'étude du relief ou des cours d'eau débouche sur la vie économique, sur la vie des hommes d'aujourd'hui, et elle insistait à juste titre sur la place que doit tenir ce qu'on appelait autrefois «la géographie humaine». Loin de s'enfermer dans le cadre d'une pédagogie étroite, elle désirait vivement se tenir au courant de ce qui se passait. Elle était fidèle lectrice d'un journal parisien dit «de référence» ; cette lecture l'accompagna jusque dans ses tout derniers jours.

Sortie première de l'école normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, M^{lle} Bernard a enseigné durant quarante ans, à Gap, à l'école primaire supérieure de Die, à l'école normale d'institutrices de Privas, enfin à celle de Valence. Quelques années avant la retraite, elle s'est chargée d'une nouvelle mission d'enseignement : avec M^{me} Védrine, directrice de l'école normale d'institutrices de Valence, avec Maurice Peyrard, principal du collège de Loriol, elle fonda, en 1960, l'Association universitaire d'études drômoises pour aider les enseignants à connaître l'histoire et la géographie de leur département, de leur lieu de vie ou de travail.

Cette association fut sans doute la grande affaire des trente-cinq dernières années de son existence. Occupant les fonctions discrètes et essentielles de secrétaire, elle a fourni à cette tâche une somme de travail considérable, produisant articles de fond, comptes rendus, notes, signées ou non, conseillant, découvrant des collaborateurs, les stimulant, organisant les visites et en assurant le commentaire. De 1960 à 1990, les tables des *Etudes drômoises* recensent cent trente-huit titres de M^{lle} Bernard. J'en citerai quelques-uns au hasard pour montrer l'étendue du champ de ses recherches et de ses préoccupations : la ZUP de Valence ; la société anonyme Crouzet ; le château de Crussol ; l'occupation humaine de Saoû et de sa forêt ; la vigne et le vin dans la Drôme méridionale... M^{lle} Bernard a tenu ainsi la plume jusqu'en 1992. D'une aussi longue et intense activité exercée comme secrétaire dans une société culturelle, il me vient à l'esprit un autre exemple, fourni par un voisin, né à 16 kilomètres d'ici, à Hauterives : je pense à André Lacroix, le grand archiviste de la Drôme, secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie, enseignant lui-même à ses débuts. La Galauré a ainsi produit d'infatigables travailleurs.

Je ne sais si ce parallèle aurait fait plaisir à M^{lle} Bernard, car elle montrait une méfiance instinctive devant tout ce qui pouvait s'apparenter aux honneurs et qui lui paraissait inutile, tant pour elle que pour l'association. Aussi me garderai-je de rappeler les distinctions officielles qui lui ont été conférées. Je me contenterai de dire qu'il a fallu intervenir plusieurs fois pour lui faire accepter le titre, pourtant justement mérité, de présidente d'honneur de l'Association universitaire. On retrouve bien là l'enseignante soucieuse de vérité, non d'apparence, désireuse de s'adresser à tous et non à un cercle choisi d'initiés, soucieuse de culture «populaire» dans le sens le meilleur du terme, tout à l'opposé des snobismes culturels et de la poudre aux yeux.

J'allais oublier ce qui est peut-être l'essentiel. Sous cette rigueur vis-à-vis de soi-même et des autres, M^{me} Bernard cachait une délicatesse de cœur et d'esprit, que telle ou telle circonstance laissait transparaître, mais toujours exprimée avec une sorte de pudeur. A propos d'une épreuve, d'un deuil, d'un succès, M^{me} Bernard savait toujours trouver les mots justes et vrais pour dire sa sympathie ou ses félicitations. Elle avait souci de qui était en difficulté. Elle aimait à correspondre longuement avec ses amis. Ses comptes rendus d'ouvrages étaient des modèles, où la fermeté de la pensée s'exprimait avec un tact parfait.

Sa disparition laisse l'Association universitaire comme orpheline, étonnée de survivre à sa fondatrice, à celle qui, aux yeux de beaucoup, l'incarnait. Au nom de tous ceux qui ont travaillé avec M^{me} Bernard, qui ont profité de son savoir ou de son expérience, de sa confiance, de son amitié, au nom de l'Association universitaire d'études drômoises tout entière, je tiens à assurer sa famille de nos sentiments profonds de douloureuse sympathie.

Que M^{me} Bernard repose en paix dans cette terre de la Galaure où elle est née, qu'elle a eu la joie de revoir l'été dernier, qu'elle a beaucoup étudiée et qu'elle a en tout cas passionnément aimée !»

(Paroles prononcées lors des obsèques, le 28 février 1996 à Saint-Uze).

*
* *

Repères pour une bibliographie

M^{me} Bernard a essentiellement écrit pour les *Etudes drômoises* : les tables 1960-1990, parues comme numéro spécial en mai 1991, et les tables 1991-1995, contenues dans le numéro 1-1996, dues les unes et les autres à M. Henri Chaffal, donnent la liste complète de ses articles.

Il serait trop long de reprendre cet imposant catalogue. Contentons-nous de dire que M^{me} Bernard a fourni, sur le plan de la géographie, des vues d'ensemble — qu'elle a parfois intitulées modestement *Quelques traits géographiques* — sur les régions visitées : Saillans et ses environs, la région de Montélimar-Marsanne, le Tricastin, le Vercors, la plaine de Pierrelatte, le nord de la Drôme, la région de Rompon-Saint-Cierge, la montagne de Crussol, le pays de Valdrôme, la Valloire, le bassin de Crest et la basse Drôme, l'enclave de Valréas. Ses préoccupations de géographe la portaient tout particulièrement à s'intéresser au relief (le Vercors, les Baronnies) et à l'hydrographie (l'Isère, l'Eygues), mais aussi au paysage, à la structure agraire, à l'habitat. L'étude de géographie physique débouchait sur les problèmes économiques et l'actualité : industrialisation du Tricastin, extension et avenir de l'agglomération valentinoise, industrie de la Valloire, industrie de la chaussure à Romans, dépopulation du Vercors, pays de Bourdeaux au présent, aménagement du Rhône, viticulture dans la Drôme méridionale.

Cette vision ne peut se séparer du contexte historique. Aussi M^{me} Bernard a-t-elle retracé parallèlement l'histoire des régions visitées : le Tricastin, Tournon, le Haut-Diois et Valdrôme, le pays de Bourdeaux, Romans, le terroir de Valréas, avec une prédilection pour l'histoire moderne à partir du XVIII^e siècle et de la Révolution (les Baronnies, les assemblées de Romans, réponses au questionnaire de la Commission intermédiaire) et pour l'histoire contemporaine (Saint-Uze, village ouvrier de 1880 à 1920), l'accent étant vigoureusement mis sur ce qui fait l'originalité de l'histoire de chaque pays : le désenclavement routier du Vercors au XIX^e siècle, le protestantisme à Bourdeaux, le franchissement de l'Isère à Romans.

Par le souci constant de dépasser le stade de la recherche spécialisée et de fournir ainsi des synthèses assimilables, claires, de longueur raisonnable, M^{me} Bernard a donné sur la plupart des régions du département un « état de la question » qu'on ne pourra se passer de consulter pour des études ultérieures. Parmi les plus riches contributions, nous nous devons de citer ses pages sur le Tricastin (1973), le Diois de Valdrôme (1977-1978), la région de Bourdeaux (1981), Romans (1984), le Vercors (numéro spécial, 1984).

Henri DESAYE

GÉOLOGIE DE LA RÉGION VALENCE - TAIN - ROMANS

Ouvrages à consulter : cartes géologiques au 1/50000^e de Tournon et de Romans (BRGM), thèse de P. Mandier : «Le relief de la moyenne vallée du Rhône au Tertiaire et au Quaternaire» (3 tomes), éditeur BRGM à Orléans. Je remercie P. Mandier qui m'a autorisée à recourir largement à son ouvrage.

I - Généralités

La région que nous nous proposons d'étudier cette année forme un triangle bien visible sur une carte. Elle est, en effet, limitée par 3 grandes routes : la RN 7 (et l'autoroute) à l'ouest, la D 532 de Tain à Romans et la RN 92 de Valence à Romans (fig. 1).

C'est une région traversée par l'Isère, de Romans à pratiquement Bourg-lès-Valence. Il s'agit de la vallée de la basse Isère, qui serpente en terrain presque horizontal : Romans est à 167 m d'altitude, Pont-de-l'Isère à 119 m et Bourg-lès-Valence à 118 m ; donc la pente moyenne du fleuve est de 0,2 % (en gros). L'Isère est lente, sinueuse et circule dans sa propre plaine alluviale (Holocène) et entre ses terrasses quaternaires. Elle se jette dans le Rhône vers le Saut des Chèvres, au sud de La-Roche-de-Glun, mais les deux fleuves réunis forment jusqu'à Bourg-lès-Valence des dériviatives dues aux aménagements sur le Rhône (fig. 1).

La géologie de cette basse vallée de l'Isère a été étudiée en partie dans notre revue n° 2-1982 et plus précisément dans le n° 3/4-1982, sous le titre «Terrasses de la basse vallée de l'Isère», et un peu dans le n° 2/3-1988. Ces terrasses recouvrent la molasse miocène qui caractérise «la Drôme des collines» au nord de l'Isère où elle affleure largement. Mais, en rive gauche, il y a un affleurement au sud de Châteauneuf-sur-Isère et quelques petits pointements témoins (M^{re} Bernard les avait appelés «les petits monts») à Montélier, Chatuzange, Marches, Montmeyran, Montvendre, etc.

Je vais donc, dans cette étude géologique, répéter — en les modifiant un peu ! — des données déjà écrites dans cette revue. Nous étudierons en premier lieu les terrasses qui constituent l'essentiel de cette basse vallée, puis les cours des deux fleuves, la molasse, que nous verrons un peu partout, et enfin le substratum sur lequel repose tout ce que nous avons décrit en surface.

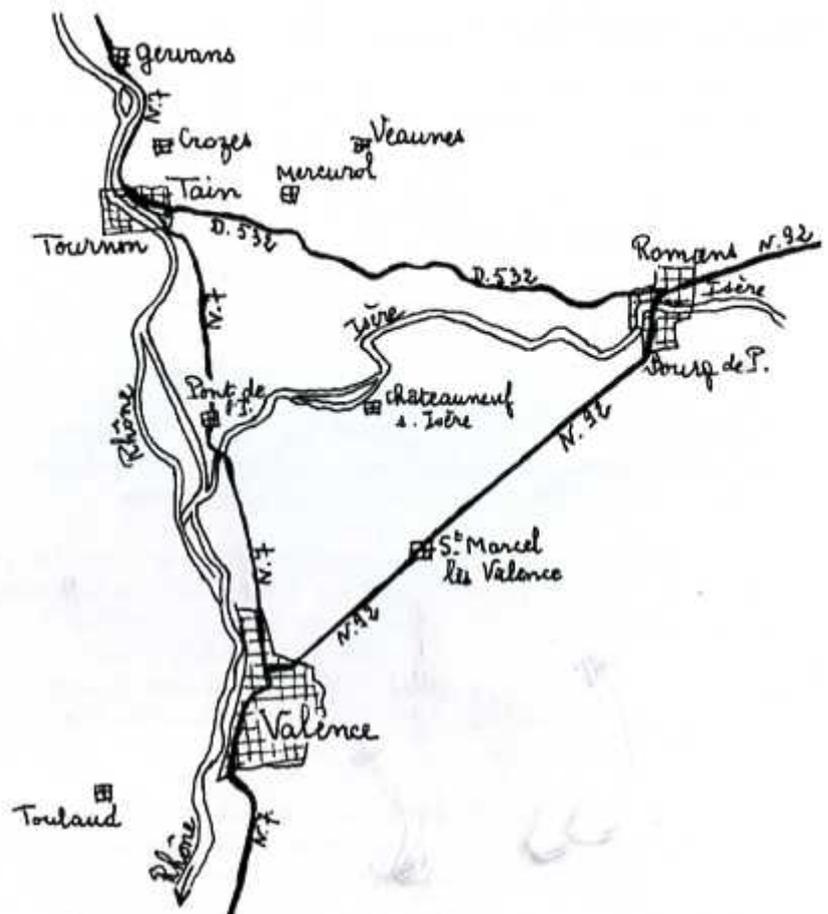


Fig. 1 :
Carte de la région étudiée (carte Michelin)
Les autoroutes ne sont pas figurées.

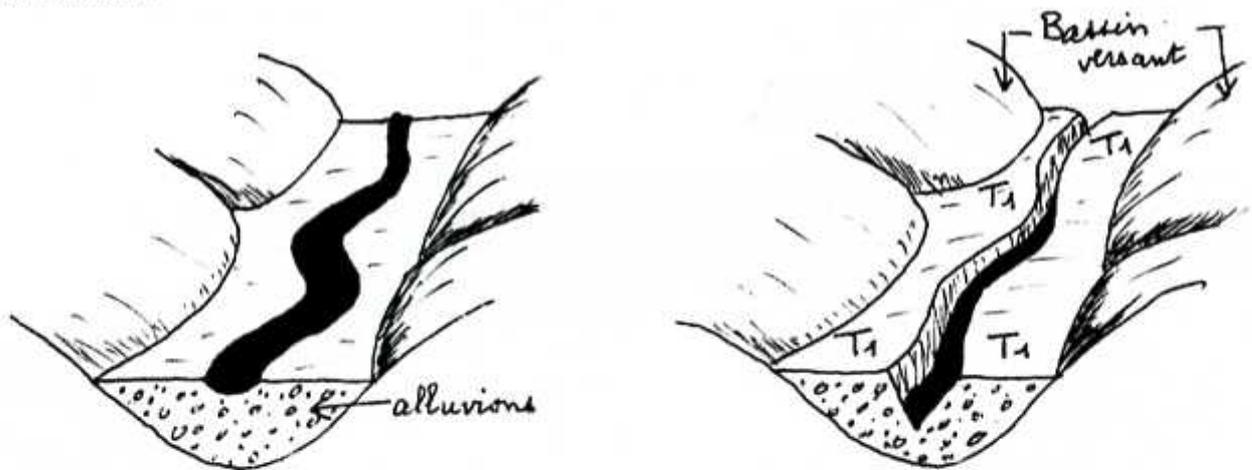
II - Formation des terrasses fluvio-glaciaires

Il me semble bon de rappeler comment se forment ces terrasses. Les géologues et géographes parlent souvent de «terrasses Mindel, ou Riss, ou Würm». Pourquoi ces noms de glaciations alpines à ces terrasses construites dans des

régions qui n'ont jamais vu de glaciers ? Chacun sait qu'un fleuve transporte puis dépose des matériaux qu'il a arrachés à l'amont. Au Quaternaire, le glacier isérois est puissant et transporte beaucoup. Au front, qui se situe à l'ouest de la cuvette (ou ombilic) de Moirans, ses moraines sont emportées en aval par les eaux de fusion et remblaient le lit de ces rivières. En période interglaciaire, les eaux de fonte sont abondantes. Elles transportent beaucoup, mais ont aussi une grande force érosive, si bien qu'elles creusent leurs propres dépôts et élargissent leur lit. Des études ont montré qu'en plusieurs points de la Basse-Isère (Saint-Nazaire, Bourg-de-Péage), le creusement a atteint 40 à 50 mètres en quelques millénaires (datations au C^{14} et études palynologiques, c'est-à-dire des pollens). Le fleuve avait d'ailleurs un lit beaucoup plus large qu'aujourd'hui et ses eaux étaient puissantes.

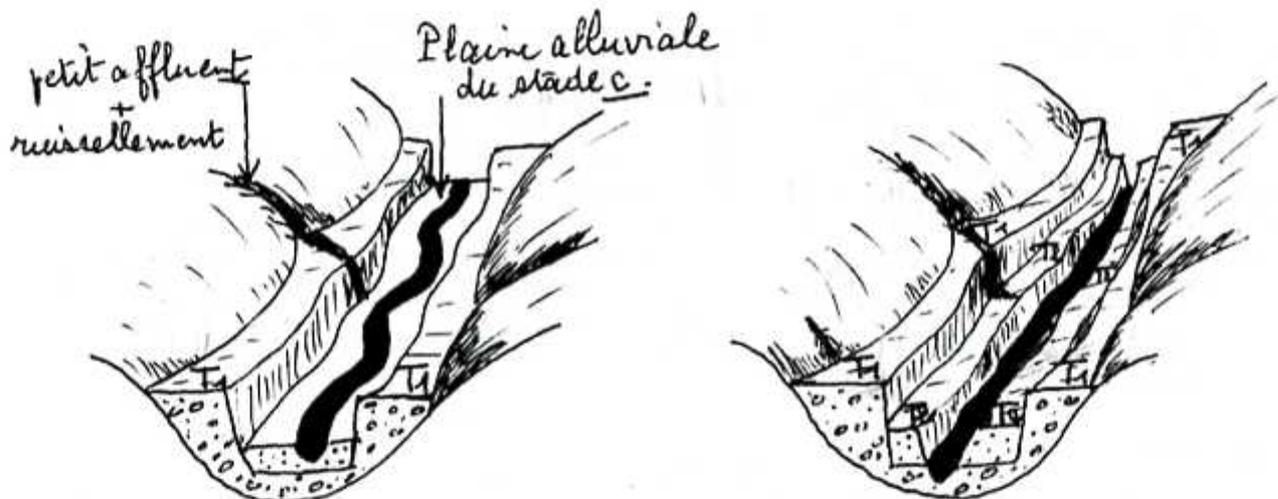
Les figures 2 — qui sont bien théoriques — expliquent la formation des terrasses. A chaque stade glaciaire, des matériaux s'accumulent en aval du glacier. A chaque interglaciation, les eaux de fonte creusent les alluvions qui laissent sur les deux rives une terrasse à laquelle les géologues ont donné le nom de ce stade glaciaire (Mindel ancien, Würm II pour son stade II...).

Les galets des terrasses sont souvent striés (au cours de leur transport dans la glace) ou cassés. Certains éléments d'une terrasse peuvent provenir d'une terrasse plus âgée, donc plus haute, grâce au ravinement dû aux petits affluents du bassin versant.



a) Le cours d'eau serpente dans son lit et dépose des alluvions sur une grande largeur.

b) Le cours d'eau surcreuse ses propres alluvions : la première terrasse T1 se forme.



c) La pente étant devenue plus faible, le cours d'eau dépose à nouveau. Les anciennes alluvions forment deux terrasses T1.

d) Le cours d'eau recrée ses deuxièmes dépôts, ce qui forme deux nouvelles terrasses T2.

Fig. 2 : Schémas très théoriques montrant la formation et l'emboîtement de terrasses alluviales. Après le stade d), le fleuve peut élargir son lit et former sa plaine alluviale, la précédente étant devenue T2. Les terrasses T1 sont donc les plus anciennes. Dans le cas de la Basse-Isère, ce sont des terrasses Mindel et quelques lambeaux de Günz sur la rive droite (Mercuriol par exemple).

